

## TIERS LIVRE, L'ATELIER HEBDO

---



*#construire #05*  
*à partir de Danielle Collobert, « l'œil intérieur »*

## ONT PARTICIPE

|                                                                      |    |
|----------------------------------------------------------------------|----|
| <i>Ugo Pandolfi</i> .....                                            | 4  |
| <i>Serge Bonnery   Trois fragments d'œil</i> .....                   | 5  |
| <i>Émilie Marot   L'œil voit</i> .....                               | 7  |
| <i>Jean-Luc Chovelon   annuaire de sensations en poussière</i> ..... | 10 |
| <i>Isabelle Vauquois   l'œil l'oreille et les nuages</i> .....       | 12 |
| <i>Nathalie Holt   À claire-voie, jalousies</i> .....                | 14 |
| <i>Christine Eschenbrenner   Cords double en regard</i> .....        | 15 |
| <i>Patrick Blanchon</i> .....                                        | 17 |
| <i>Carole Temstet   À travers le judas</i> .....                     | 18 |
| <i>Bernard Dudoignon   sur ces épaules</i> .....                     | 20 |
| <i>Valérie Mondamert   Le rêve de la mer</i> .....                   | 22 |
| <i>Cécile Marmonnier   Tapisseries</i> .....                         | 24 |
| <i>Martine Lyne Clop   Portes entrebâillées</i> .....                | 26 |
| <i>Catherine Plée   Rêve tube</i> .....                              | 30 |
| <i>Hélène Boivin   Pleins phares</i> .....                           | 32 |
| <i>Anne Dejardin   Un refuge</i> .....                               | 33 |
| <i>Piero Cohen Hadria   Ici, ailleurs, là</i> .....                  | 34 |
| <i>Raymonde Interlegator   Ce que l'on voit</i> .....                | 39 |
| <i>Monika Espinasse   Un peu de répit</i> .....                      | 42 |
| <i>Ève François</i> .....                                            | 44 |
| <i>Léa Djenadi</i> .....                                             | 45 |
| <i>Isabelle Charreau   Voir</i> .....                                | 46 |
| <i>Solange Vissac   Flou</i> .....                                   | 48 |
| <i>Betty Gomez   Piège</i> .....                                     | 49 |
| <i>Juliette Derimay   Parallèles</i> .....                           | 51 |
| <i>Yael Uzan   Jo Clock</i> .....                                    | 54 |
| <i>Danièle Godard-Livet   où avais-je les yeux ?</i> .....           | 58 |
| <i>Sophie Grail   Cillement</i> .....                                | 60 |



folie d'aller voir

nuage effilé de l'œil

tranchant du réel

*Jusqu'où ? Aller ? Voir ? L'histoire de l'œil précède Le chien andalou. L'indicible des fictions scandalise plus que les monstruosité de la réalité. Mais qui, de nos jours, storytellise la surréalité qui nous aveugle ?*

L'œil devine. Un parterre d'iris mauves piétiné par des pieds espiègles. Privé de récréation, l'œil pleure. A l'intérieur de la classe où il est retenu, l'enfant grimpe sur une chaise. Il se hisse sur la pointe des pieds. Il veut voir ce qui se passe dehors et pour cela, colle son nez contre la vitre. L'œil palpite. L'enfant aime la sensation de froid sur sa joue. Elle lui rappelle une paume amie disparue. Sa respiration produit de la buée sur la vitre. L'œil hésite. L'enfant replie les doigts de sa main droite de manière à former un cylindre imitant une longue vue qu'il plaque sur la rétine de l'œil qui regarde. L'autre veille. Fermé. En attente de la saignée qui brisera son rêve.

-0-

Dans l'embrasure un tournoiement d'étincelles, jeunes pousses de plantes lumineuses que le soleil caresse, par-dessus le toit l'immaculé du ciel et tout autour l'asphalte, le béton, la rugosité des palissades ;

Dans l'embrasure écailles sèches de poissons morts, l'écoulement, les remous, les remugles, l'œil crisse, réaction incontrôlable de recul, comme un geste de survie, un sursaut face à la pestilence ;

Dans l'embrasure le tremblement hésitant de la flamme, la laine vierge, le rouet, la bougie qui s'étirole et le visage

qui s'estompe, le voile d'ombre et cette manière élégante  
— princière — de consentir à l'abandon désabusé de la  
lumière ;

Dans l'embrasure le crépuscule bientôt la nuit puis l'aube  
et ainsi tout toujours recommence, l'œil occupé à traquer  
la manifestation du signe et qui

dans l'embrasure, devine, flou, corps flottant qui  
s'avance, déshabillé de vie, en latence, défiguré, sans  
paupières.

-0-

Une personne revêtue d'un manteau noir et s'aidant  
d'une canne blanche vient, à tâtons, de prendre place sur  
un banc dans l'allée centrale du parc. Je la détaille d'un  
œil assoiffé. Elle ne suscite autour d'elle qu'indifférence.  
La laideur qui l'entoure est aveugle. Pas un œil, dans les  
herbages saupoudrés de neige, ne court à sa rencontre. Il  
n'y a plus de lumière dans son regard. L'écorce des  
arbres annonce en ses gerçures un malheur rétinien.  
L'œil ment. Oubliée près de la fenêtre d'où je contemple  
la scène, une masse gluante suinte sur une étagère. Elle  
se désole de la forme primitive qui l'a vu naître, dans un  
temps de trouble dont nulle époque ne souhaite porter la  
marque mais qui, paradoxalement, ne s'en dessaisirait  
pour rien au monde.

*VERSION 1 (mardi 27/01/26)*

L'œil voit les pouces tourner et dessus les pouces, ou bien entre, entre les doigts, les pouces, les plis de la peau des mains, dans le mouvement des pouces, l'œil voit les pensées qui tournent avec, des pensées qui brouillent la vision des pouces, des mains, de la peau, et à force, ça lui donne le vertige, à l'œil, ça l'hypnotise, l'œil, fixe, pupille dilatée par l'angoisse, pétrie de ruminations, et puis quoi un bruit — une effraction du réel — fait lever l'œil et l'œil accroche le rideau, d'abord le pelucheux du rideau, puis le blanc gris du rideau, et le perron cimenté derrière la porte-fenêtre fermée, et la rue encore derrière, là mais quasi invisibles derrière le pelucheux blanc gris du rideau. L'œil dans le blanc gris du rideau. L'œil sur la grosse télévision posée sur la commode. L'œil sur la table en formica. L'œil accroche attrape des bouts de réels. L'œil à nouveau sur les mains croisées sur le ventre. Les rides des mains font des chemins sur les grosses fleurs de la blouse. L'œil s'accroche au chemin des rides et aux grosses fleurs roses, l'œil s'accroche pour ne pas tomber encore dans le tournis des ruminations. Les grosses fleurs roses. La table en formica. Le bleu de la blouse. La télévision. Le rideau pelucheux. Blanc-gris. Les pouces qui tournent. Les chemins qui se brouillent et qui se noient et avec, les fleurs, qui se déforment en grosses taches roses.

L'œil voit les pouces tourner et dessus les pouces, ou bien entre, entre les pouces, entre les doigts, l'œil voit les plis de la peau des mains, et les taches ocres en constellation sur la peau des mains, qui s'agitent en petits tourbillons, et dans le mouvement des pouces, l'œil voit les pensées qui tournent avec, ne voit bientôt plus que ça, l'œil, des pensées qui effacent les taches, brouillent la vision des pouces, des mains, de la peau, et à force, ça lui donne le vertige, à l'œil, ça l'hypnotise, l'œil, fixe, rond, pupille dilatée par l'angoisse, pétrie de ruminations, et puis quoi un bruit — une effraction du réel — fait lever l'œil et l'œil accroche le rideau, d'abord le pelucheux du rideau, puis le blanc gris du rideau, puis le perron cimenté et sa rambarde noire derrière la porte-fenêtre fermée, et puis la rue encore derrière, là mais quasi invisibles, la rue, le perron, la rambarde noire, derrière le pelucheux blanc gris du rideau. L'œil dans le blanc gris du rideau, sans plus rien derrière. Juste le pelucheux. Juste le blanc gris. Même plus le rideau. Et puis, l'œil sur la grosse télévision posée sur la commode. L'œil sur la table en formica. Bordée d'une bande de plastique noir, l'œil dessus, fixe. Et puis, l'œil à nouveau sur les mains croisées sur le ventre. Les plis de la peau des mains posées sur le ventre. Les rides des mains font des chemins sur les grosses fleurs de la blouse. L'œil s'accroche au chemin des rides et aux grosses fleurs roses, l'œil s'accroche pour ne pas tomber encore dans le tournis des ruminations. Les grosses fleurs roses. La table en formica. Le bord noir. Les pouces. Le bleu de la blouse. La télévision. La commode. Le rideau pelucheux. Blanc-gris. Les pouces qui tournent tournent. Et les chemins qui se brouillent et qui se noient



et avec, les fleurs, qui se déforment en grosses taches roses.

chercher le souffle dans le vieux souvenir d'une salle de classe de son enfance au creux de l'image aux couleurs incertaines pas exactement grises mais passées délavées ternes — trouver le souffle dans les tourbillons de poussière que le vent des sables fait surgir dans ce désert qui apparaît dans les rêves quand tout s'effondre autour de nous quand les images envolées s'évanouissent et que ne reste devant l'œil du dedans que la sensation d'un souvenir qu'on croyait envolé

chercher la peur sous le tapis du salon d'une grand-mère armée d'un couteau de boucher dans un cauchemar qui sent l'encaustique et l'eau de Cologne bon marché — trouver la peur dans le vide qui s'ouvre devant nos yeux et tomber dans une chute sans fin avec l'air qui nous déforme le visage comme une main qui essaierait de nous arracher la peau de plonger dans nos entrailles pour nous emporter le cœur de nous conduire jusqu'à la mort inéluctable dont le rire sardonique nous achève

chercher l'attente dans le sourire affiché d'une vendeuse de pain à la peau farinée et aux cheveux couleur des blés qui vous dit que les baguettes vont bientôt sortir du four mais qu'il faut un peu de patience — trouver l'attente dans le sourire que vous affichez en retour lequel se désagrège en grains de poussière qui se mettent à danser et à virevolter dans une farandole effrénée emportant tout sur son passage jusqu'à la promesse en enrichissant ce moment blanc des couleurs portées par le vent

chercher le sommeil dans les motifs d'une tapisserie recouvrant les murs d'une chambre étrangère sans savoir si c'est bien de notre sommeil qu'il s'agit et non celui de quelqu'un d'autre — trouver le sommeil dans les premiers instants du rêve quand le souffle de la nuit emporte les derniers fragments de la réalité comme un nuage de poussière et l'emmène si haut dans le ciel qu'il ne reste rien d'autre du réel qu'un souvenir incertain posé au milieu d'un désert dans le sable brûlant

chercher l'ennui dans le vestibule d'un manoir en désuétude dont on ne sait rien sauf qu'il est vaguement hanté par d'ennuyeux fantômes venant d'un passé inintéressant jusqu'à se demander ce qu'on fait là — trouver l'ennui dans le néant qui précède et suit une explosion le trou d'air rempli de silence dans lequel l'intérêt des choses s'engouffre et se perd la parenthèse avant et après toute chose appelée à mourir et à naître sans qu'on parvienne à distinguer le début et la fin dans l'écho d'une respiration en poussière

chercher la vie dans l'infini détail d'un tombeau oublié au fond d'une crypte oubliée parmi les ruines oubliées d'un vague mausolée endormi que le monde a oublié sous le sable d'un désert inconnu — trouver la vie dans la mort que la poussière des os révèle dans un souffle et que la peur cimente dans l'attente d'un sommeil gorgé d'ennui

... une petite place banale, des musiciens sous un chapiteau, un public assis sur des chaises en plastique.

L'oreille est ravie de la complicité des instruments en écho à celle des musicien.nes, l'œil lui, cherche des ami.es, regarde les musiciens, détaille les instruments, regarde les doigts courir sur les cordes des violon, alto, violoncelle et contrebasse, sur les touches du piano.

Un morceau d'Eric Satie, même si l'oreille poursuit l'écoute de la musique, l'œil il s'évade, il est comme ça l'œil, trop habitué depuis des mois à regarder le ciel et scruter les nuages, la tête bascule légèrement vers l'arrière et l'œil est happé par un incroyable spectacle, celui d'un corps massif qui se dessine dans le ciel, large, un corps à la Botero, une tête disproportionnée. Tiens un boléro se dit l'oreille, puis une opérette *“pour être heureux, on en a bien besoin en ce moment”* dit la violoncelliste en présentant le morceau. L'œil à nouveau, il regarde la scène, voit et ressent les vibrations du violon et du violoncelle, puis la tête se baisse vers le sol, l'œil voit un mélange de grave et de sable, quelques touffes d'herbe verte, il a plu la veille, quand l'œil se tourne à nouveau vers le ciel, le corps a disparu, laissant la place à une scène magique, des éléphants et la carte de l'Afrique, coïncidence sans doute, les voix du public accompagnent la musique, la lalala lalalala, le vent se lève, dans le ciel tout bouge, le cumulus court, rattrape le cumulo-nimbus, soudain la scène se fige ou peut-être que c'est l'œil qui se bloque sur une scène pour l'imprimer dans sa mémoire,

on ne sait plus si c'est rêve ou réalité. Le bruissement du feuillage des bambous accompagne les musiciens, *amusez-vous, foutez-vous de tout, on est en 1934, les années folles, on est là pour vivre dans l'insouciance, bientôt le Front populaire.* Dans le ciel les gros nuages noirs annoncent-ils la montée de l'extrême droite et l'arrivée du nazisme ? Puis viennent un charleston, un ragtime. Oh ! un escargot géant dans le ciel, dit l'œil à l'oreille qui ne voit rien. Elle, elle écoute le charleston. L'escargot disparaît à toute allure derrière le clocher, bizarre cette vitesse pour un escargot, quelques martinets s'envolent, l'œil essaie d'alerter les musiciens de l'arrivée de nuages noirs menaçants à l'ouest, les musiciens s'en fichent des nuages noirs, ils sont tout à leur partition, leur instrument et au partage avec le public. Aucun risque de pluie disent les yeux voisins, des connaisseurs, le ciel bleu et les nuages blancs dominant, les nuages noirs ne s'imposeront pas.

L'œil intérieur, pendant tout ce temps, il regarde l'œil extérieur regarder. Il enregistre les images, les stocke dans son armoire à œil intérieur. Pense qu'un jour, ça servira toutes ces images stockées. Sûr il ne les garde pas toutes, il évalue, il réfléchit, il soupèse, depuis toutes ces années l'œil intérieur observe, cherche à comprendre pourquoi, quelque soient les situations, l'œil extérieur photographie les nuages. Seulement les nuages.

Éphélides de poussière en contre-jour. Porte fenêtre grand-ouverte mais jalousies. Souvenir de pas sur le gravier : œil dessine une robe de fleurs pâles, c'est peut-être un tablier bleu qui passe. De grands platanes à claire-voie pèlent ; entre la chaise et le miroir ombres en jeu d'eau. Grillons, mouches, guêpes, un chœur d'insectes fait front. Œil écoute et brûle à scruter les lueurs, même à rebours œil pleure de tenir tête. Quoi s'oublie. Chambre d'été où jour et nuit s'inversaient. Quand on travaillait du soir au levant la nuit très noire s'étoilait. Des étoiles filaient. On mangeait le premier pain du jour sur la pierre, en silence. Ce goût de mie chaude au premier feu sur la langue. Ton dos d'hier à poing fermé dort comme une grande bête, plus qu'une image qui s'efface ; et rêve et bande. Parfum de peau ou de fruit mûr, œil sent, et il entend, mais c'est trop tard.

Dans le sillage du lit flottant amarré au mur par un long cosy peuplé de livres, un meuble disparate leste toute la chambre et l'empêche de disparaître. C'est un radeau de bois sombre, en hauteur : sur une table récupérée, est posé le haut d'un bahut avec portes, coffre de chêne dont la base correspond à la table. Les deux éléments ont fusionné en un tout qu'amplifie la présence des battants qui existent comme possibilité d'accéder à la profondeur, de l'amplifier ou de la cacher. C'est un buffet à corps double auquel fait face une chaise qui prend de l'assurance au moment où les portes du haut s'ouvrent, juste au-dessus de la ligne de flottaison ; il fait office de bureau. Autour, la chambre s'immobilise dans l'instant, comme attentive à ce qui a lieu. Le bras atteint facilement la surface de la table sur laquelle est posé un encrier qui sert juste à être regardé, comme un baromètre intime contenant une encre turquoise fabriquée par un grand-père pour qui le mot *buffet* renvoie d'abord au buffet de l'orgue. Au-dessus, sur les étagères bancales qui avaient peut-être servi à accueillir la vaisselle des jours heureux dans une autre pièce, apparaissent des empilements, amers de papier intériorisés. Manuels scolaires couchés dont on ne voit que le dos pâli, livres de poche debout, calés par un gros caillou en guise de serre-livres. Au dernier étage du buffet, sont engrangés les cahiers secrets — pleins de mots, de lettres bien gardées et de photos collées —, tous enveloppés dans des couches de papier journal ou dans des pages de Paris-Match, emballages complètement scotchés. Insubmersibles.

Hors de portée. Délivrés des intrus. Chrysalides lovées dans leur enveloppe provisoire, protégées par un espace hétéroclite, une sorte de lit-clos d'où elles s'échapperont forcément si elles ne meurent pas étouffées. Les portes se referment mais la clé de la cachette est perdue. Autant les laisser ouvertes. Il est possible qu'un jour le radeau lourd prenne l'eau ou touche terre, que les cahiers-sphinx, une fois passés par la mue imaginale, abordent d'autres rives. En attendant, une musique s'échappe du buffet à leur place, avec la douceur des vagues avant la tempête. Laforêt chante toi qui dors et sa voix ne sort pas des tuyaux de l'orgue mais d'un transistor posé au bord du monde disparate, sur la table des matières.



L'œil s'appuya contre le trou de la serrure et ne vit rien du tout : c'était tout noir. L'était-ce vraiment ? Peut-être était-ce tout blanc. En tous les cas, une décision fut prise (assez hâtivement) : ce n'était pas gris. Le fait que ce ne puisse être gris éliminait quelque chose (liquidait ?). Il était clair désormais, pour ce qui se trouvait derrière cet œil — une conscience, une inconscience, une cavité orbitale, une tête de con — que l'intention d'éliminer un gêneur réduisait le choix à une simplicité élémentaire. Soit ce que l'on pouvait voir au-delà de ce trou de serrure serait noir, soit blanc. L'œil roula d'aise dans son propre trou du cul. Il exultait. Comme la vie était simple, ainsi. Il s'écarta un instant, car le plaisir était trop vif et l'œil n'y était pas habitué. Il ne fallait surtout pas s'oublier. Jouir n'importe comment, n'importe où. Cela, l'œil — ou plutôt ce qui transitait au travers du nerf optique reliant une matière grise vieillissante à l'au-delà bien tranché (en rondelles) — se le refusait, devait se le refuser. Mais tout de même. Si personne ne regardait, on pourrait... Et l'œil, dans son petit coin, exulta ; il lâcha une toute petite larme de joie. Ce n'était certes pas grand-chose. C'était peut-être un début. Il suffirait sans doute d'un peu d'opiniâtreté pour parvenir, un de ces quatre, à pleurer comme une Madeleine.

À travers le judas

un homme avec une grosse TÊTE.

Œil traître.

ne voit pas. n'entend pas.

une grosse tête toute déformée,

sur un corps immensément long. en costume gris.  
surement.

un bout de mallette en cuir brun noir. sais pas. au bout  
d'une main. longue .

ça sonne. ça sonne.

longtemps.

l'autre, son œil sur l'œilleton.

de l'autre côté. voir ce qui se passe à l'intérieur.

tombe sur le papier peint posé à l'envers.

mais sur les bords, les fleurs tournent en rond.

l'œil insiste. Tout près. inspire, expire. se fronce. œil  
globuleux. Orbite blanc tout écarquillé. Pupille noire qui  
transperce l'œilleton pour voir à l'intérieur. une main  
sonne. encore. appuie sur le bouton de la sonnette. la  
bouche s'approche et l'œil aussi. buée sur l'œilleton. ça  
devient flou. l'œil se recule. puis le corps s'échappe. et  
revient, sonne plus fort. insiste. pose sa mallette de cuir  
brun noir, tape à la porte. l'œil se rapproche. la buée s'est  
éaporée.

l'œil de l'autre côté se referme. peur. larme. pupille  
alertée. dilatation du temps qui ne passe pas. lente  
sonnerie résonne à l'intérieur de l'œil qui frissonne. Œil  
ne soit que la peur.  
TREMBLEMENT.

À un bout, en bas, c'est un petit bâtiment moyenâgeux qui fut longtemps ensablé dans la dune, on dit qu'alors les portes de maintenant étaient fenêtres. Il est de pierres blanches qui, les soirs, blondes éblouies par la lumière de l'ouest, celle qui vient de la mer, rougissent lentement puis disparaissent dans la nuit, l'enfant ne voit plus rien. A un bout, en bas donc : l'église, ancienne, massive, histoire du lieu ; en haut, à l'autre bout : la mer, houle verdâtre, intranquillité permanente, lente le plus souvent, brutale parfois, rêves de lointains invisibles, de voyage sans retour en des lieux que l'œil ne voit qu'en dedans, il y a ici peu à voir sinon imaginé, raconté, fantasmé, de temps en temps, seuls les reflets d'un rayon de soleil attrapé par un revers de vague. Entre les deux, de l'une à l'autre, la rue, ruban rectiligne bordé de boutiques, longue boîte au couvercle de ciel, l'enfant y est bien, c'est son domaine de toujours, la rue. De sa hauteur, il voit des gosses de son âge en maillot de bain, rire, courir, le frôler sans le regarder, il voit des poupées de coquillage, des ballons de plage multicolores qui se fondent flous dans le contre-jour bleu du ciel, des bouées canard, un bar, des flippers, femmes et hommes corps coupés en deux par l'ombre des parasols, verre à la main, rires, la publicité du marchand de glaces. Le dimanche soir les scintillances du toro de fuego se reflètent dans les trompettes de la fanfare, les bâtons des majorettes tournent tournent s'envolent et les cris près du manège s'enroulent dans le soir, ça bouge, c'est bruyant, ça brille, il veut se laisser emporter dans ce brouhaha mais il reste

immobile, il sent que tout cela lui appartient, l'appelle, qu'il appartient à tout cela mais ses pieds ne bougent pas, quelque chose le retient, il en reste dehors. Parfois, soirs de bonheur, arrivés à l'autre bout de la rue, il espère une halte face à la mer, ils s'arrêtent, il grimpe sur les épaules de l'homme qu'il voudrait pour lui tout seul, son héros, celui qui lui raconte des histoires de bateaux qui traversent le monde, d'Atalante. De ce haut, il voit loin, il regarde le phare dans les yeux, celui qui guide les bateaux, qui parle aux sirènes, qui tutoie la grande ourse, il est à hauteur du long faisceau de lumière que d'autres scrutent cherchant le passage entre deux rochers, le chemin pour arriver au port, il est à sa hauteur, il lui parle d'égal à égal, le regarde dans les yeux ; sur ces épaules.

Quelque chose est pétrifié par ce crachin sur la plage, par la silhouette d'immeubles HLM sur la plage, les cages d'escaliers à carrelages mouchetés, les trois pièces à plafond bas desquels pourtant on imagine, on imaginait qu'on pouvait voir la mer, l'horizon, les petites voiles blanches et très loin les paquebots, là-haut depuis le douzième étage la vue, mais l'immeuble est humide les coins de pièces les fonds de placard les derrières de portes sont noirs de moisissures, ce n'est pas ce qu'attendait le voyageur, ce n'est pas son rêve de la mer préfabriqué par des images amoncelées depuis qu'il est né dans les terres, les bateaux de pêche les mâts cliquetants dans les ports, les barques bleues tirées sur le sable, les riches sur des ponts de yachts blancs, les digues rocheuses les promenades au phare, l'iode et les embruns, les vaguelettes étalant éternellement leur souffle moussu, l'écume insaisissable. Son rêve est disloqué. Il s'attendait à voir la chance, la chance d'une famille se construisant en bord de mer, déjà il avait enclenché en lui l'envie de la vie des autres, le crachin masque le visage des gosses en anorak sur la plage, il y a trois gosses, il faut bien les sortir, l'un d'eux oui, l'un deux marche mal pour son âge et pleure dans la bruine, quelque chose ne va pas, il tousse il ne parle pas, les adultes dans la brume marchent il faut bien sortir, oui c'est ça la Manche, la marche au bord de la Manche transpercés d'humidité, dedans dehors c'est pareil, il y a des silhouettes marchant, aucune immobile on se ferait prendre on perdrait l'orientation du départ, on pourrait

aller vers l'eau profonde et noire ou bien s'éloigner de la ville, le corps doit garder son objectif, ne pas se perdre d'ailleurs tous les enfants sont tenus par des mains, on ne voit plus les autres, on se crie, stop ! attendons le passage de la nuée puis rentrons ! mais on entend mal on est dans le coton, on perd le son, on perd la vue dans le brouillard, on comprend ce que signifie ne pas voir, certaines silhouettes se sont collées les unes aux autres pour continuer à se percevoir, même si dès que le brouillard un peu dissipé elles s'écartent sans commentaires chacune dans sa gangue glacée. Elles rentreront vers leurs rêves abolis, sans plus poser de question sur la mer d'ici.

Le jeune voyageur de retour dans sa vie restera longtemps saisi de stupéfaction, l'esprit se réveillant lentement au fur et à mesure de sa compréhension d'un nouvel aspect du vivre, ce que l'on apprend par la confrontation du rêve à l'expérience du monde, quand on vient d'une campagne profonde la mer, non, la mer n'est pas le paradis. Et pourtant son rêve le poursuit, ce rêve dans lequel il atteindrait la liberté complète de ses membres de sa marche et de sa pensée dans l'immensité d'une plage, la force vitale sans entrave et décuplée, quadruplée même, par l'horizon la terre l'eau et l'absence d'entraves. Il cherche assidûment, désespérément, continuellement, cette plage-là, cette mer-là, qui serait la somme de toutes les mers, La mer.

Mais non pas la mère ! On vous voit penser !

rester à sa place et regarder les motifs complexes et détaillés des tapisseries murales les scènes champêtres les motifs floraux les formes géométriques orange et marron les matières agréables au toucher les matières désagréables donnant la chair de poule si d'aventure on les frôlait de trop près les reliefs cloqués les rayures palpables les papiers lavables les fleurs rose boutons de rose et d'églantine les couleurs vives les couleurs ternes les passe-partout les images géantes de forêt à la végétation luxuriante un rien exotique les tachetés les mouchetés les représentations enfantines le plus souvent tartignoles murs bleus pour le garçon vert pour le salon tapisserie claire élargissant l'espace sombre dans le boudoir feutré papier lisse aux grands aplats aquatiques genre nymphéas de Monet ou granuleux qu'on voudrait percer à l'aide d'une épingle laissant sur le mur une infinité de petits trous donnant l'envie d'aller gratter le plâtre sous le papier peint y glisser un ongle à défaut d'y jeter un œil ne plus savoir ce que représentait la grande tenture murale tissée et agrafée sur le mur donnant l'impression d'une voile flottant peut-être véritable tapisserie d'Aubusson à qui la moitié des convives tournait le dos trouver charmant ou ridicule tel dessin ou telle guirlande tarabiscotée se dire devant un mur douteux c'est moche c'est kitsch au Canada c'est québécoise par pans entiers mal ajustés ou au raccord parfait faire coïncider au millième comme sur la couture du pantalon de la robe ou de la jupe tailleur les carreaux les rayures les fleurs dans une répétition à l'infini causant



des chutes plus ou moins importantes trouver parfois un mur à l'accroc rapiécé imaginer à partir du moindre défaut le motif de gouttes rosaces figures grotesques sur une surface nue et tachée rester à sa place et regarder tout autour de soi les motifs complexes plus ou moins détaillés des tapisseries murales les

L'Œil se faufile à travers une porte entrebâillée soleil en lumière froide ombre aux gestes précis mesurés tout en légèreté comme en attente dans ce couloir absorbé par les ombres mouvantes d'un jour n'importe lequel dans un temps imprécis, un long couloir pâle au papier peint de petits tableaux naïfs de roses fuchsia bordées de noir, noir sur fuchsia vif comme éclat de rire grotesque, lumière du plafonnier en appels répétitifs, un couloir et trois portes un lieu une porte trois cadenas de métal jaune en file indienne, porte fermée par une serrure de sécurité, une chaîne ; au-delà, l'écoute du dehors de ce que le dehors ramène à l'orée de la porte, des bruits de pas dans l'escalier, de seaux de charbon portés à bout de bras cognant le tranchant des marches avec un bruit répétitif sec, mat, d'autres sons en crescendo, des paroles en ordre dispersé s'immiscent malicieuses sous la porte d'entrée, s'installent dans le couloir rampant jusqu'aux portes de la salle de bains, des deux chambres en vis à vis, du double salon, ébauche de tableaux figuratifs sous le regard de l'Œil, lit de camp ouvert plaqué contre un mur, un soleil composé de filaments d'ombres écarlates dessinent à contre jour une *Sanguine table et chaise pliante*,

L'Œil rase le parquet, le corps lui, n'a pas encore décidé s'il se lève, s'assied, rêve ou reconnaît ce qui pourrait être *le réel immédiat, ou ce qui adviendra* ; la porte de la chambre n'est ni ouverte ni vraiment fermée, angle hésitant, modulations, nuances respiratoires, à travers

cet interstice aux rayons pâles le couloir s'étire long, disproportionné ; la maison a poussé d'un côté sans prévenir du changement de posture les trois portes alignées, celle de l'entrée est décentrée, tout au bout rectangle sombre, épais, capitonné elle renvoie malgré elle un souffle de fraîcheur et de vie, il vient de là-bas de derrière la porte, au-delà des escaliers en surplomb, des rampes en arêtes, des paliers luisant de netteté, des senteurs encore vierges, tout ce qui pourra être conçu émerge avec une douceur traînante en silence dans la laideur de ce couloir, contre le mur de droite une structure pliée parfois tendue selon besoins sur rectangle de toile garde les traces de corps absents, disparus, meurtris, en sommeil, en recherche, l'Œil la voit de biais, elle hésite entre se replier, se tasser, se dresser à l'horizontale se transformer devenir arme, refuge, passage, halte provisoire, définitive, une ascension, une main ouverte,

L'Œil glisse, accroche un détail, le perd, se surprend à regarder le papier peint fuchsia trop vif, s'efface en courtes pulsations atones dans la lumière du plafonnier définitivement éteinte pour d'autres regards ; une brise aphone fait des allers et retours s'essouffle, ralentit, freine pour éviter le mouvement sporadique à contre-courant qui cherche à l'entraîner ailleurs, elle prend possession du lieu comme on lance une alerte, prévient d'un danger, recueille une mémoire, visualise des souvenirs tressés dans la trame de la couverture verte aux rayures marrons du lit de camp, immobile résistance, fixité dans la pâleur blanchâtre de ce couloir gris aux roses fuchsia, l'Œil s'étend, se raconte, se lit, se déplie, il sait sans avoir le désir de décider seul, il persiste dans ce

couloir recouvert de sonorités tues, il retient quelques balbutiements naissants, quelques bruits informes, de nouveaux sons fantômes, des fricatives préposales, une évolution spontanée de la langue où affrication et lubrifiant phonétique s'entremêlent pour exhiber un silence. A l'opposée, l'Œil grave la scène couloir en perspective, lit de camp, trois portes alignées dont celle de l'entrée décalée, un seuil,

L'Œil perçoit son absence charnelle elle s'immisce dessous, dessus, dans les murs, dans les angles, les recoins, autour du lit de camp plaqué contre le mur de droite dans le couloir au linoléum gris entre la porte de la cuisine et celle de la salle de bains, l'Œil détourne le regard du lieu incapable de le saisir, de le fixer, effrayé il voit le flou prendre le pas sur le définitif, il y a une suite de *riens sans importance*, rien n'est écrit, posé, dit, construit, planifié etc... tout demeure dans cette hésitation à la limite de l'immobile où les choses suggèrent leur apparition ; l'Œil s'approprie leur attente dans un autre lieu d'où surgit une intensité tellurique, un danger silencieux implacable, une création, un état de l'âme qui peut aller jusqu'à la folie, ce moment où tout bascule, se forme, se défait, recommence, là où les sons devenus audibles s'écrivent.

L'Œil se pose sur le lit, un lit de camp comme un oubli posé au milieu de ce couloir inélégant, laid, gris, triste, encombré de souvenirs pathétiques, sours, traîtres, meurtriers, d'une pesanteur accablante ; sans raison, sans justification, sa toile affaissée retient des souffles anciens, des respirations bridées non encore offertes, des odeurs rances d'ombres s'y déposent, s'y accrochent comme si elles avaient découvert là un refuge, un recoin

où persister ; dans le miroir les images défilent,  
s'attardent alourdies de silence, elles hésitent à se  
montrer, elles se dédoublent, se perdent, se cherchent,  
s'inventent, se transforment, se diffractent ; irruption  
violente des corps fragmentés elles délivrent leurs  
visages multiples sans jamais se fixer, sans jamais se  
résoudre, ni se retourner, images, ombres, souffles,  
visages en suspension, corps en mouvement comme un  
appel, un leurre, l'Œil pleure, il ne demande rien, ne  
promet rien, il persiste, demeure, attend, étiré dans son  
absence, ouvert à toutes les formes, à toutes les dérives,  
tous les abîmes, il circonscrit ce lieu invente les mots  
possession, construction imagination,  
création d'un espace-temps, demain, l'écriture l'oubliera,

Mes yeux voyagent, mes yeux fouillent le tube, plus exactement regardent dans le tube au travers de la vitre ou de l'écran comme s'ils étaient à la place du Juge ou de Roux, la différence est notable, la vitre oppose des reflets, des coulures et des traces qui brouillent les formes. Mes yeux voient en bas, au coin de la vitre, des fils nacrés et impeccablement tendues en une rosace parfaite et scintillante, deux petites boules noirâtres s'y balancent. C'est comme si mes yeux étaient suspendus, là, au bord de l'écran, rivés dans le tube, soucieux de tout voir, s'écarquillant à avoir mal pour juste apercevoir des formes vagues et colorées, mâchurées, une plutôt rouge, une autre plutôt bleue, et une dernière plutôt verte. Les yeux désireux de rejoindre ces formes de couleurs inconnues au dehors où tout est gris sous le ciel, ces formes répandant leur chaleur douillette et appelant le regard de plus en plus éploré, tendu, douloureux. Le tout baignant dans un halo bleuâtre, luminosité venue de l'écran alors que plus d'écran, et les murs flous et tremblotants un peu laiteux, un petit tas jaune au pied, le carré ? et le reste si vague des formes méconnaissables, une tâche dorée comme une barquette, oui, sûrement une barquette comme un éclat d'or, le désir de mes yeux si puissant, et tout cela tellement indéfini, méconnaissable, lointain mais familier tout de même et les yeux qui voudraient y courir et mes mains qui se tendent vers, cet univers calfeutré à jamais perdu, le tube, effacé lui aussi ? la tension si forte, le regard si douloureux que je n'ai pas pris immédiatement garde à

cette silhouette blanche, cette jeune femme nue et longiligne aux cheveux jusqu'aux cuisses qui la rendent invisible, cette jeune femme qui vaque tranquillement au fond du tube, un spectre peut-être, une invention de mes yeux qui se collent à elle et finissent par voir qu'elle prépare quelque chose et enfin se retourne, et mon cou sent la torsion du sien, elle a une tasse à la main et regarde vers moi, nos yeux alors se touchent, s'embrassent, si près, si près...que le cœur se retourne d'un bloc.

Blanc-blanc-noir — continue, blanc-noir, blanc-noir — continue, les lignes se précipitent, disparaissent, lignes qui s'ouvrent, se hâtent, sont avalées sous les roues. l'œil poursuit, s'écarquille, tendu à ne pas perdre le fil de la route, poussé par les appels de phares, insistants, agressifs qui envahissent l'habitacle. Les gouttes se précipitent sur le pare-brise et dilatent la nuit en coulis. Contre-point des essuie-glaces, éventails qui disent oui, qui disent non, métronome. la voiture en funambule sur un halo de vapeur. L'œil vigile balaie les cercles rouges du tableau de bord, bleue, bleue, vert, analyse l'aiguille oscillante de la vitesse et rejette l'éblouissement du croisement en réduisant son champ. Illuminations. Des lucioles dansent dans la rétine et se posent sur le passager confiant, endormi à la place du mort. Derrière la trappe de l'œil intérieur, se pressent un kaléidoscope de sortie de route, de fossé, roue plein ciel, carrosserie emboutie, d'herbes dérangés, de contemplation silencieuse des nuages. Il chasse ces idées qui surgissent comme des bandes blanches. Il navigue dans les ombres en suivant la rivière du ciel et s'enfonce dans les silhouettes des arbres. Attention, la borne blanche d'une intersection, le panneau du bourg, on arrive. Les éoliennes en haut de leur mât, sont encore arrêtées. le château d'eau flottant derrière le talus, les travaux toujours en cours, la grange sans toit, le pinceau du phare qui éclaire la cour avec des ornières gorgées d'eau, un archipel d'herbes englouties.



C'était haut, haut même pour une taille d'adulte. Un rectangle qui avait vue sur le ciel ou le ciel qui avait vue au-dedans comme percer les ténèbres. De là tombait la seule lumière et c'était sur un damier de dalles blanches et noires disposées en losanges au sol du long couloir. Une surface vitrée inaccessible et close à jamais d'un mastic beige que le soleil ferait fondre à force d'étés répétés, que le gel craquèlerait en hiver. Depuis les pieds sur le tapis persan qui recouvrait les marches avec l'angélus du tableau figé au mur à gauche, quand la rampe en bois s'offrait à la main droite, l'œil anticipait cette ouverture. C'est par là que la grille du jardin de devant entraît dans la maison, celle qui grinçait déjà à l'époque à cause des pavés bombés excavés en secret par quelque racine mystérieuse, et qui raclaient le bas des barreaux du temps où Finette attendait Edmond, qu'il pousse enfin cette grille puisqu'il venait d'être libéré. Depuis ces quelques marches du bas de l'escalier et malgré sa petite taille, elle aussi l'aurait vu pousser la grille par cette vitre en hauteur qui surplombait la lourde porte d'entrée derrière laquelle ils avaient trouvé refuge et hospitalité. Quel besoin avait-il eu de sortir ? Et c'était arrivé.

*ici*

Une chambre dans l'ombre, il fait une nuit noire et pleine, par la fenêtre une lumière lointaine, diffuse, éloignée qui vient d'un lampadaire suspendu au milieu de la rue comme il y en a là des dizaines, une ville, loin, mais c'est une ville, pas encore un faubourg non plus qu'une banlieue — la chambre puis la cuisine avec sa petite fenêtre donnant sur la véranda, on entendra tout à l'heure la pluie sur les tôles qui forment le toit, la grande pièce et deux fenêtres, l'une vers la rue, (ici la porte d'entrée à jamais condamnée, on n'entre plus que par le jardin), l'autre vers la véranda en bois jointé, couverte de tôles elle aussi, un banc appuyé au mur, on a peint les murs de bleu mais ça ne se discerne que mal la nuit, un jardin en friche en quelque sorte, des herbes sèches un passage est pratiqué qui va jusqu'au jardin de la maison voisine, des herbes folles aussi un passage presque droit, un grillage défoncé tenu par trois ou quatre poteaux rouillés, c'est un chemin continu, dans le jardin d'en face la maison est-elle peinte en vert — toutes les maisons par ici sont de la même facture, les intituler pavillon serait excessif hyperbolique outré, toutes sur le même modèle, certaines avec un appentis collé au côté, de plain-pied, une grande pièce plus une petite, deux portes quatre fenêtres deux sur l'arrière une sur l'avant une sur le flanc dans la petite chambre, une cuisine une toilette sans porte, dissimulée par un pan de mur, au fond de la cuisine, une véranda de bois, le tout couvert de tôles, plus

ou moins ondulées, maintenues entre elles par des rivets, sur le toit lui-même des parpaings de ciment creux — de la pluie, oui mais peu de vent — de la pluie toutes les nuits vers la même heure, la nuit vaguement un petit vent mais pas même un chien, la même véranda ou tout du moins assez semblable, bois jointé, la porte qui donne sur la pièce principale disons, le fauteuil (on n'a pas encore déterminé s'il était à bascule comme ce qui se dit rocking-chair) une table et un verre vide d'eau, et là seul froid quand le jour se lève assis pourtant et plus loin dans la cuisine qui ici ne sert à rien jamais sur l'évier, posée debout sur le rebord

*ailleurs*

*la place de l'hôpital est toujours noire de monde — des gens et des pigeons, il fait beau une statue qui n'est pas au centre, aux quatre coins qui en définissent le pourtour et en interdisent l'abord, des colonnes basses reliées entre elles par des chaînes à gros maillons et des garde-corps d'acier à hauteur d'homme, un socle monté sur six colonnes (doriques probablement — corinthen plutôt) auquel on aboutit, sur tout son pourtour, par une volée de marches, (quatre ou cinq) et là-haut là un type sur un cheval qui brandit une épée (ou pas), elle a été changée de position cette statue, elle n'était pas destinée à se trouver là, plusieurs fois, on l'a mise là parce qu'elle ne pouvait pas aller ailleurs (elle ne devait pas — et il ne porte pas d'épée, non) (le cheval sur trois de ses pattes, la quatrième pliée vers l'avancée de son maître — avant gauche — il obéit, au doigt et à l'œil au type qui se présente sous son plus bel avantage) — un mercenaire, armure casque fontes mais c'est sans importance quand même il aurait un jour sauvé*

*le régime de la chute, mais enfin il est là et d'un côté de la place (elle n'est pas ronde, elles ne le sont jamais d'ailleurs ici) (ou du moins je n'en connais pas, j'en connais un bon nombre mais pas toutes) une multitude de commerces, des bars restaurants traiteurs en terrasses des tables et sur elles des petites boites de serviettes en papier inopérant alentours des chaises tressées de plastique de couleur, plus loin des alimentations générales, des vendeurs de colifichets, une ou deux bijouteries, toute une multitude de vitrines posées là, les unes près des autres, colorées lumineuses joyeuses et gaies ouvertes à la rue, à la place, aux passages — quelques rues convergent vers la place où se trouvent des puits quelques cabines téléphoniques (peut-être plus maintenant), quelques bancs des poubelles des pigeons un orme — un mât fiché sur un support de pierre et orné d'un drapeau dans les rouges et les jaunes qui au vent flotte — en face des commerces, une église monumentale, dans ses caves des dépouilles (ce qu'il en reste) de personnages célèbres, sur son côté gauche, l'hôpital, tout de marbre blanc, et sa porte principale (on accède aux urgences par l'arrière) porte ceinte de deux lions (ils sont sur leurs quatre pattes, gueules ouvertes, beaux comme des anges), sur le linteau des personnages, sculptés et une voie qui court vers l'est jusqu'à ce qu'on ne distingue pas vraiment comme une île (c'en est une) des arbres des espèces de portiques de briques et de marbre, tout au fond de la perspective — sur le dernier côté, vers le nord une voie qui va vers le centre après de longues hésitations compliquées mais en faisant attention, peut-être, ou à l'aide d'un plan on y parviendrait mais il est plus agréable de se perdre — ce décor-là n'apparaît pas, seulement peut-être à l'imaginaire de l'une ou de l'autre —*

*peut-être un jour et avec joie on se donnera rendez-vous du côté de ce lieu-là, en énonçant avec délectation son nom qui, en dialecte, fait zanipolo*

*là*

la réalité c'est une glissade (la réalité de la vraie histoire), une longue glissade vers l'ouest, la statue (ici au centre — car il y a bien une statue) représente certainement aussi un homme de guerre (c'est un roi) posé sur un cheval et un énorme piédestal de marbre de deux mètres de haut au minimum, quelques tonnes de marbre blanc — il est muni d'une épée, les pigeons sont là aussi, présents, déféquant comme de juste — lui porte un chapeau bicorné, en tenue d'apparat, grande (on distingue un jabot, une veste à feston négligemment posée sur son épaule gauche, des moustaches comme on n'en fait plus) il se tient droit, présente sans doute son arme au roi (en fait non) ou à quelqu'un des siens (il parade car le roi c'est lui, il vérifie les tenues, l'assistance, la subordination — le cheval tient sur ses quatre pattes mais on en ressent la fougue et le désir d'en découdre), c'est une affaire qui doit dater de quelques siècles — peut-être deux si tu veux mon avis, la précédente date du quinzième siècle il me semble — il y a là foultitude de gens ça nourrit les volatiles, ça se prend en photo, ça rit ça suit un parapluie fermé mais brandi, ou un drapeau et quelqu'un explique quelque chose, il doit y avoir un théâtre en face de la cathédrale (très ouvragée) (trop, beaucoup trop), des commerces très comme il faut, des colonnes, du marbre et des arcades, des fioritures, des rues partent à droite et à gauche, passent sous les arcades et les allées pour déboucher sur d'autres voies

où s'alignent des immeubles plus que cossus pierres de taille beige petits arbrisseaux marquant les entrées, potelets (chromés seulement) et cordons tressés (dans les noirs dans les rouges) le tout destiné à faire comprendre que de roi (contrairement à ce qui est dit et montré sur la place) il n'en est qu'un seul (ou une, plus rarement) c'est le client (tout dépend sans doute de ce qui est proposé dans les étages parce que en réalité ces commerces-là se trouvent dans les étages — on peut trouver là un loufiat en costume noir de prêt-à-porter un peu trop serré (le mètre quatre-vingt-dix, le bon quintal, cheveux gominés peut-être), chaussures pointues et barbalakon qui vous tiendrait obligeamment la porte (elle aussi chromée — ou dorée au besoin) si l'idée d'entrer vous prenez) mais ce n'est pas cette porte, c'est la suivante, une agence immobilière, au troisième ou au quatrième étage, de ses fenêtres on peut voir émerger quelques tourelles ouvragées de la cathédrale (qui ne porte pas ce nom) laquelle agence loue sous-loue, entretient et perçoit les loyers de ces deux maisons, la bleue et la verte, oui (et de bien d'autres : dans tout le quartier, les maisons sont pour la plupart administrées par cette agence) qu'on voit à peine, puisqu'il y fait une nuit noire indécélable profonde et muette, dans le premier décor

La lumière baisse. Pas d'un coup. Elle se retire par plaques, comme si quelqu'un effaçait avec sa paume. L'œil extérieur tient encore. Il cadre. Une vitre, d'abord. Dans la vitre, quelque chose. Ce n'est pas dehors, ce n'est pas dedans. C'est pris entre les deux, plaqué, retourné.

Le lit apparaît avant la chambre. Un rectangle large, lourd, posé dans le verre. Le duvet remonte jusqu'au bord de la vitre, comme s'il voulait passer. Des figues, peintes, ouvertes, éclatées sur le tissu. Violet sombre, chair rose. Elles ne sentent rien. Elles sont seulement là, aplaties contre la surface, multipliées par le reflet. L'œil les prend une à une, mais ne les compte pas. Trop proche.

À droite, la table de nuit surgit. Elle n'entre pas entièrement dans le cadre. Il manque un angle. La lampe est allumée. Un quinquet vert. Le verre du quinquet capte la fin du jour, la retient, la fait durer. Les filaments ne tremblent pas. La lampe se double dans la vitre, deux noyaux lumineux superposés. L'œil extérieur voit la superposition sans la résoudre.

Derrière, ou plutôt à travers, le paysage arrive. La montagne d'abord, masse de brume, presque sans détail. La Sainte-Victoire ne se donne pas, elle s'impose. Elle reçoit le lit, la lampe, les figues, ne les absorbe pas. Elle les porte. L'œil extérieur ne sait plus quelle distance mesurer. Tout est à la même profondeur, écrasé sur la vitre.

Plus loin encore — mais ce mot n'a plus de sens — des balises. Des pylônes. Alignement régulier, ils clignotent à

peine. Cadarache. ITER. L'œil extérieur n'attrape que la masse ne diffuse pas le nom, pas la fonction. Seulement une insistance froide. Une ligne qui ne se confond pas avec les étoiles. Une force tenue, contenue, comprimée dans des formes métalliques que l'œil ne voit pas.

L'œil intérieur est là. Derrière. Il ne regarde pas la scène. Il regarde le fait de regarder. Il sent le voile avant de le voir. Un voile mince, tendu, qui passe devant l'image. Il ne tombe pas. Il se fend. Des lambeaux apparaissent. Ce sont des peaux. Pas des corps. Des peaux seules, translucides, qui glissent dans le champ. Elles passent devant le lit, devant la lampe, devant la montagne, sans s'y accrocher.

Chaque morceau se détache lentement. Puis se déplace. Il n'y a pas de douleur. Il y a une opération. Une séparation nette. La vision se fend en couches puis se trouble. Ce que l'œil extérieur capte reste intact, mais l'œil intérieur voit la désagrégation du voir lui-même. Une fission. Pas une explosion. Une division silencieuse.

Le duvet se met à flotter. Non pas dans l'air, mais dans la surface du regard. Les figures s'ouvrent davantage, deviennent presque des blessures, puis se referment. L'œil extérieur continue à recevoir. Il ne choisit pas, pris en flagrant délit de vision.

Ce qui se déchire encore, ce sont les dernières peaux du regard ordinaire. Elles glissent devant la vitre comme une buée chaude, puis disparaissent. Ce qui reste, c'est l'empilement impossible — chambre, reflet, montagne, installations lointaines — mais désormais tenu par deux lignes de vision à la fois.



L'œil intérieur se retire un peu. Il ne disparaît pas. Il reste en réserve derrière l'œil extérieur, collé à lui, attentif, prêt. Le don ne s'exerce pas en continu. Il veille. Il sait que rien n'est représenté, que tout est simplement vu, donné deux fois : une fois pour voir, une fois pour savoir que l'on voit.

Une fois de plus, elle est assise dans le Café Mozart. C'est son refuge quand elle va mal. Une salle chaleureuse, du bois ciré, du velours rouge, un canapé aux coussins douillets. Des lumières douces, des lustres en cristal dont les pendeloques étincellent et oscillent quand la porte s'ouvre et se referme. Le serveur approche. Toujours stylé, un peu à l'ancienne, pantalon et gilet noirs, chemise blanche et un petit tablier blanc noué sur le devant. Dans sa main un plateau rond en argent, ou peut-être en inox brillant. Très courtois, voix feutrée, un petit accent, hongrois peut-être, il connaît ses habitués et arrive avec un grand sourire sur son visage pâle orné d'une courte moustache noire. Peu après, il apporte la commande et la pose sur la table. Du café noir et une pâtisserie. Elle réchauffe ses mains en serrant la tasse en porcelaine blanche et fine, repousse le sucrier en argent et prend une gorgée du café chaud et fort. Elle jette un coup d'œil étonné à la carte des cafés aux dénominations très locales, des mélanges variés du noir jusqu'au cappuccino crème presque blanc, ou agrémenté de petits dômes de crème Chantilly ou d'une goutte d'alcool. Mais elle préfère le café noir pour accompagner ce gâteau au chocolat avec un glaçage noir parfait, brillant, avec une montagne de crème battue au fouet, aérée, souple, posée en vagues neigeuses à côté de son triangle de gâteau noir. La cuillère fait des ronds dans le liquide, puis dans la crème légère. Elle occupe ses mains, elle regarde l'assiette, la tasse, la table, la salle calme à cette heure. Peu de clients, tout au fond un piano, un grand piano à

queue, et le pianiste qui s'installe sur son tabouret et commence à jouer des notes légères, ses mains glissent sur les touches, les doigts se courbent, bondissent, s'ouvrent grand pour les octaves, du noir et du blanc, encore. Le pianiste secoue la tête, se cheveux s'envolent, il se penche sur le clavier, bat du pied, d'un air détaché, c'est encore trop tôt pour être applaudi. Mais elle apprécie, ses pensées noires s'effacent pour un moment, elle rêve. Elle regarde le verre d'eau servi avec le café, un verre tout simple transparent, et elle a envie d'un autre verre, d'un verre à pied avec une tige fine, d'un verre de vin blanc, vin léger, vin fruité, qui lui fait du bien quand la mélancolie s'installe. Un verre, un seul verre...elle hésite, puis commande. Le verre arrive sur une soutasse en argent, rempli à demi d'un liquide ambré. Elle prend le pied avec ses doigts, remue le verre, le vin danse dans le cristal, il flambe dans l'éclairage, étincelle, elle hume, elle goûte, elle savoure, elle retrouve ce goût qui lui va, dont elle a besoin, qu'importe le chocolat, même le café ne peut pas rivaliser, elle y trouve du bonheur, elle en commandera un autre, puis un autre, puis elle rentrera, plus lentement que d'habitude, elle n'est pas pressée, personne ne l'attend, elle a le temps...

Dans le brouillard de l'ignorance un détail soudain  
éblouit La vérité jaillissante déchire le voile élimé de  
l'obscurité Le troisième œil des tigresses éveille à la  
clairvoyance Les derniers lions assoupis dans leur lit  
d'aveugle condescendance sortent d'un long et  
douloureux sommeil Les détails les plus ordinaires ne  
font plus peur et deviennent révolutionnaires La nuit des  
temps s'achève Un nouveau jour se lève

Là, c'est au centre. Ça s'étale. L'horizon et des lignes de fuite. L'horizon n'est que ligne de fuite. Des lignes de fuites qui dévalent les unes sur les autres. Il fait nuit et tout est sombre dans un dégradé de gris, de noir, de bleu. Des lignes de fuite vertes qui s'étendent et se déversent soudainement dans une mer noire qui court jusqu'à d'autres falaises écrasées en loin. Le ciel gris est vertige. Les nuages bataillent. L'œil est loin. Il est au centre mais loin. Loin dans le vertige. Derrière l'œil, le monde se répand, au rythme de la respiration.

Sur le bord, des formes chaudes tournoient. Elles se remplacent, disparaissent, surgissent. Le mouvement déborde. Ça se voit d'un bord. Il n'y a pas de centre. L'image se tord entre des voix, de la poussière, des mains. Tout est éclat. La peau pousse l'air. Peut-être est-ce de là que ça regarde. L'œil n'a pas choisi.

Ça se heurte. C'est confus. Des matières brutes, proches. Elles se fondent et bloquent l'espace. Bien trop près. Derrière, il y a la lune. Et devant la lune, il y a la Lune. Deux lunes. Le reste est confus. Le brouillard fait pleurer l'œil. La lumière blanche insiste, comme posée là. Tout est gris sauf la Lune. Et là, dans l'image, à l'endroit de l'œil, une silhouette en porcelaine.

Voir se dessiner le trajet de la première note, toujours une surprise bien qu'on l'attende avec crainte à chaque moment du jour ou de la nuit. Douce avant une lente montée vers les aigus, elle s'amplifie pour se stabiliser en un hurlement qui sature tout l'air, empêche de respirer. Inoffensive sirène. Voir la peur envahir le corps dans la nuit. Toutes lumières éteintes en camouflage dérisoire rien ne peut plus dévier la trajectoire juste la chance. Voir les pieds nus courir vers la porte au fond de la cuisine. Les pieds nus petits l'un devant l'autre hésitants se cogner précipités sur le pied de la table heurter le banc d'un genou toucher terre se redresser pieds nus l'un après l'autre sur les chevilles fines si fragiles. Courir vers la porte. Arrêt sur un trou noir pas possible d'écouter la peur. Voir se dessiner les premières marches d'un escalier. Les pied petits un pas après l'autre nus sur le béton glacé des marches leur trace dans la poussière jusqu'en bas, jusqu'à la grande caisse dans le noir. Voir entre les planches disjointes de la caisse de bois, refuge presque aménagé, les boucles dépasser sous la couverture secouée de tremblement, les deux mains plaquées sur les oreilles. La sirène s'est tue, silence avant le vacarme. Voir s'écouler la nuit la tête enfouie au plus profond de la couverture, les mains écrasent le tissu sur les oreilles. Attendre. Compter. Craindre. Voir dans la caisse le corps sursauter quand l'explosion se produit, enfin. Scénario déjà écrit aucune répétition ne permet de s'habituer à la terreur. Voir le bruit traverser les mains pour percer les tympans. Voir la lumière de l'aube

tombant du soupirail éclairer la trace des pieds dans la poudre de charbon qui couvre le sol. Nuage de débris, la sirène de fin d'alerte s'est tue. Voir entre les décombres, le reste d'une table, les morceaux d'une assiette, une boîte en fer blanc qui contient des œufs intacts, un sac de farine éventré. Voir que les cheveux ont blanchi en une nuit.

C'est l'œil sans prothèse. Il scrute mais ne peut s'accrocher aux langues de feu qui s'agitent devant lui. C'est lui qui voit ce que personne d'autre ne peut concevoir. Des écailles rougies, des lamelles montantes, un amalgame de faisceaux et l'entour qui n'est plus. C'est l'œil durci par la myopie quand tout vacille, s'entrelace et se trouble, et ce sont les blés, ou l'herbe haute balayés par le vent. C'est l'œil qui ne distingue plus les corps, mais ne voit que des masses mouvantes qui se déplacent dont on ne sait plus rien, et dont on ne veut plus rien savoir. C'est le même œil immergé dans le passé, les pierres de la maison où craquent les souvenirs, les murs où rayer sa pupille. C'est le même œil qui fait résonner des voix dont on ne sait plus rien de la mélodie. C'est le même œil, entre les formes, qui laisse des traces au fond de soi. C'est l'œil de l'étrange, celui qui sillonne en cascade les songes, et délivre des messages. C'est l'œil qui ne cesse de me regarder.



Rectangle de plâtre, épais, étalé, rugueux. Agresse l'œil. Le pique. L'écorche. Des sillons tracés, griffés. Des rayures sombres boivent la peinture, aspirent le bleu, le délavent, le recrachent. L'œil le suit, le bleu, le perd. Triangle rouge, trace du doigt, large. Hésite, se reprend. Du jaune éclabousse l'œil. Déborde du sillon. Devient soleil.

L'œil s'approche de la lumière. Lumière qui jaillit dans la chambre. Lumière qui s'infiltré au centre du vide. Vide au creux du nœud. Nœud du bois, de la latte, du parquet. Nœud plus sombre, bois creusé. De la lumière comme une crique bleue. Coller son visage au sol, son œil dans l'interstice, le tenir grand ouvert. Rideau des cils viennent agiter l'image. Ecarter l'œil. Garder l'autre fermé, œil inutile. Ouvrir grand l'œil, comme figé, en suspens. Et plonger. Tomber. En à pic. Sur la table. Le dos, le journal ouvert. Là, en dessous.

La fenêtre dessinée, éclairée, là. Et puis là encore. L'œil passe de l'une à l'autre. L'une ou l'autre. L'œil les voit. La raison dit non. L'œil dit oui. Fenêtre mobile. Fenêtre surgie dans la nuit. Rectangle de lumière. Fantôme. Piège. L'œil dit non. La raison dit oui. J'en appelle aux mains. Aller à tâtons. La raison dit non. Les mains ne trouvent rien. La raison s'y perd. Se réveiller? Tomber? Garder œil ouvert. Quel œil ?

L'œil s'est approché de la fleur de lumière, tente de s'approcher plus près encore, pétale, larme de lumière, l'œil s'approche, le voilà dehors, parmi les feuilles vertes,

lisses, mouvantes, les remonte, œil de l'iris, violet, noir, de velours, de cils, comme lui, étrange, odorant, l'œil se faufile, entre deux fleurs d'iris, des graviers blancs, gris bleutés, bien ronds, bien propres, dans leur matité, leur immobilité, bien rangés, tout de minéralité, l'œil suit les graviers, entre les feuilles, la margelle de béton qui moutonne, l'œil cherche, s'accroche au gravier, une allée, s'arrête, une sandale, deux, des pieds, et des bas qui bouchonnent.

L'œil a vu la fenêtre, là, sur le mur, rectangle dessiné, éclairé, présence de la lune, discrète, gibbeuse, l'œil devine l'odeur de la nuit, des champs, l'œil veut sortir, gambader, s'aventurer dans la nuit, la main avance, touche le vide, s'affole, l'œil voit la fenêtre, rectangle dessiné, éclairé, que fait-elle là, et puis là encore, la fenêtre fantôme, qui appelle. Piège.

Parallèles, les ombres des arbres couchés sur la route, lignes épaisses qui avancent devant ton œil quand tes pas te font avancer. Des lignes qui bougent avec toi et des lignes qui bougent seules, mais que tu ne vois pas bouger. Tes yeux voient le gris foncé sur le gris clair, les lignes d'arbres qui laissent une place au goudron de la route, aux graviers, au papier de bonbon qui traîne à la limite entre la route et l'herbe. Tu vois des lignes, des ombres de lignes, des ombres de troncs, des lignes pas complètement droites, des lignes qui suivent la courbe du talus, des ombres des arbres qui ont perdu la tête au sommet du talus.

Parallèles ou presque, les membrures du bateau. Par la petite fenêtre, l'œil collé au carreau sale que tu avais frotté de ta main sale aussi. Les côtes du bateau alignées sur leur courbe. Même sur la pointe des pieds, pas moyen de voir tout, l'endroit est trop petit et trop peu éclairé, juste un côté de bateau et encore pas entier. Juste regarder vite quand personne ne te regarde, un coup d'œil clandestin sur ces bois alignés pour devenir bateau, ces bois presque parallèles, même distance entre chaque, presque tous la même forme, presque tous la même taille, mais à quelque chose près, quelque chose qui ferait qu'avec une peau de planches posée sur ces membrures, ça ferait un bateau, un vrai bateau vivant.

Parallèles devant toi, les dos de tous les autres penchés sur leur copie. Enfin juste parallèles parce que tu vois de haut, toi qui pourtant es bien assise là, juste au bout de la

ligne presque au milieu, mais tu les vois d'en haut, toi ta copie est blanche, et les bords du papier bien parallèles aux bords en bois de la petite table, tu as levé les yeux, tu as levé la tête, tu vas bientôt te lever, te lever et sortir et puis laisser ces dos penchés sur leurs copies

Parallèles les vagues qui arrivent sur la plage, elles se suivent, se repoussent, se bousculent et se repartent, mais toujours parallèles. Ton œil est préparé à chaque nouvelle vague, ligne blanche mousseuse, quelques bulles en arrière, parfois quelques grains de sable, ton œil suit la dernière qui monte sur la plage et reflue avec elle, puis passe à la suivante, la suit dans sa montée vers le haut de la plage, note son apogée et puis suit son retour jusqu'à ce qu'elle rencontre la vague qui la suit et que tu vas aussi suivre de ton œil oscillant comme tu avais suivi et la vague d'avant et toutes les vagues d'avant

Parallèles les nervures de chaque côté de la feuille, parallèles entre elles et aussi symétriques avec celles d'en face de l'autre côté de la ligne qui désigne le milieu. Des nervures parallèles que ton œil peut suivre, du milieu jusqu'au bord, du bord jusqu'au milieu et ensuite il suivra la nervure d'en face avant de passer à celle qui lui est parallèle, peut-être plus petite ou bien un peu plus longue ça dépend de la feuille, de la forme de la feuille, dans laquelle ton œil, quand il y réfléchit voit les côtes d'un bateau écrasé par le temps

Parallèles les fils de la toile d'araignée, parallèles chacune dans son quartier, sa part, parallèles ces fils qui sont de plus en plus longs au fur et à mesure qu'on s'éloigne du centre, si bien que dans très loin, dans la fin de la toile, ton œil qui a suivi tous les fils parallèles aura presque

l'impression qu'il a suivi un cercle tant il sera immense,  
le fil de la fin, lui le plus loin du centre  
Partout, ton œil rond trouve des parallèles, des parallèles  
toujours qui ne se rejoignent pas

Entre le passage Dieu et l'impasse Satan, au hasard d'une pérégrination dans ta librairie de quartier, ce livre feuilleté. Ces nom et prénom — Jo Clock.

Tu répètes ces deux monosyllabes, plusieurs fois, à haute voix — Jo Clock — 2 brèves [DJO / KLOK] ; 2 [O], cernés par quelques consonnes explosives ; 2 phonèmes lapidaires surpris de leur coexistence. Le premier O pointé au bord de l'orifice de tes lèvres, attend l'implicite de ton top départ avant d'émettre — la deuxième syllabe ; le O suivant — il reste un instant béatement dans l'alcôve de ta langue toute retournée, coince entre le fond de ton palais et l'expir... de ta bouche entrouverte.

Un jour, tu ne sais plus quand, au détour d'une rue — la chronométrique rythmique de midi, entrecoupée d'1 frottement d'un balai sur le trottoir. C'est la seule fois où tu as entendu de près ces carillons s'imposant en bijoux royaux à tout le pays. En des temps pas si lointains, tu ne le savais pas encore, ces cloches avaient signifié - résistance- pour les habitants bombardés.

Tu vacilles entre deux tempos — le balai et Big ben, Big ben et le balai — d'abord au loin, la frappe du battant en fonte, dans la lourde gueule de la cloche, puis, tout près, le léger chuintement de broussailles œuvrant sur le trottoir à l'assemblage de petits tas. Au creux de ton apnée, entre les salves de l'airain et les frottements des branches du balai — 1 refrain, qui s'invente dans le vide sidéral — ton seul appui.

*Vivre en cet instant dans l'intérieur du temps musical,*

*et, dans l'espace du temps de soi,  
de soi, en démesure.*

Jo Clock — méconnaît l'ingratitude de sa tâche — au contraire — jour après jour et par tous les temps — sauf les WE — balayure après balayure, Jo joue entre les pulsations du bourdonnement de Big Ben et les rêches textures en crin de son balai ; Jo décide — ou pas — d'actionner son bras sur ce bout de trottoir londonien ; Jo — incognito — expérimente une multitude de valeurs d'intensité, d'accélérés, de ralentis, et nombre de variations ; Jo balaie, la crasse de la ville, malaxe la poussière du temps, et de ses gestes symphoniques, compose et interprète une musique virtuose en plis minimalistes. Jo Clock, se joue du néant.

12ieme coup de Big Ben. Tu as 12 ans. Tu es perdue dans la grande Londres. Une balayeuse de rue. Son œil, son œil qui dévie en direction du nez. Elle louche — tu ne pourras pas déchiffrer la partition de ses yeux pour te retrouver. Tes pupilles, écartelées entre le centre et l'extérieur de son regard, sont ballotées sur cette ligne de portées brisées. Dans son élargissement, 1 grand vide — où tu es seule.

*Jo / Clock / Jo / Clock / balaye 1 trottoir de Londres,  
vit en cet instant dans l'1térieur du temps musical,  
et, dans l'espace du temps de soi,  
bat la mesure  
de soi, en démesure*

*1 o'clock, two o'clock... eleven o'clock ... twelve o'clock...*

L'œil de Jo. Ricochet — un jour tu ne sais plus quand, en songe — télescopage. Tu ne vois plus qu'1 œil — 1 œil

unique, rond, au milieu de son front, 1 front large — et dans le fond de cet œil, la foudre, des éclairs, la tempête — 1 œil de cyclope, se débattant dans l'espace irreprésentable du Tartare — 1 œil météorite — plongeant du ciel — à la renverse, éternellement — en direction, de ton lit — en son épaisseur même — 1 lit dans 1 chambre — dans ta chambre d'enfant. Dureté du matelas, ça grouille du dedans. Dureté du bois de lit et du sommier. Ton corps pesant mais absent, plaqué, collé. Une course sans jambes : même pas une levée de quelques grammes. Dans le blanc de tes draps — la figure fantôme de ta bouche grimaçante — tu es, et n'es plus que, ce vague rictus qui a peur. Le son gonfle. Tu vas, tu veux — ne plus entendre les pulsations métriques de Big Ben. Mais, Big ben ne s'arrête jamais.

L'œil de Jo. L'œil de Jo sort de son orbite, se lance dans un ciel dévié entre Ouranos et Gaïa. L'œil de Jo, secoue des diagonales, d'étangs glacés, de lacs de soufre bouillant, surgit des vagues de mers de feu — débordements féroces, brouhahas de clés de sol, de fa, d'ut, et déchainements de portées d'étoiles grinçantes — le balai, au pied de Big ben, frotte. L'œil, joue sa danse macabre — s'éloigne sans jamais te perdre des yeux, te frôle mais ne s'appuie pas, se cache, pour réapparaître et s'ajuster tout contre toi. D'une voix blanche à la tessiture de langue inconnue, l'avatar de diable, rit à ton oreille, s'amuse à la mesure — de sa démesure.

Tu glisses sans fin, en rotations convulsives, éperdue dans l'air vicié d'un vent cinglant, chute dans la houle de nuages essoufflés, au milieu des interlignes brisées du ciel et de la terre, aspirée dans des ondes magnétiques — jusqu'à, l'endroit le plus souterrain du monde — un



temps, à l'état pur — tu vas, tu veux — crier : petite boule compacte, recroquevillée, sonnée par le chant des sirènes, déchirée, acculée sur ce sol et ce ciel dérobés — caresse les parties fines derrière les volets des morts, n'entend plus que la sonate morbide des vagissements de bacchantes.

— Tu vas, tu veux — lever les yeux.

— Pourquoi je n'y arrive pas ?

— Ne pas pouvoir voir et entendre, un lieu de l'être.

— Cette faim de mort, pourquoi... ?

— J'ai ouïe dire, inévitable.

— Et, ces destructions... ?

— Des tragédies en refrain.

— Alors... ? Fuir ?

Claudicante, à l'infini, renaitre à la décision de vivre. Vague espoir anarchique. Composer. Mais aucune garantie.

— ... Jo Clock ?

Je regarde Paris à travers l'œil des concurrents du concours *C'était Paris en 1970*. D'assez mauvaises photos d'amateurs, mais qu'il est facile de resituer dans les rues de Paris d'aujourd'hui quasiment à l'adresse exacte de la prise de vue. Photographié 8 fois l'immeuble où j'habitais à la naissance de ma fille est à l'honneur dans le petit carré de plan (250 m x 250 m) assigné aux concurrents tirés au sort; il apparaît sous plusieurs angles, moderne, à larges fenêtres et dominant de ses 12 étages les bâtiments du vieux 13<sup>e</sup> qui s'étendait du sud de la rue de Tolbiac au boulevard Masséna et dont il ne reste rien aujourd'hui et depuis longtemps. La tour que nous habiterons ensuite dans le carré adjacent n'est pas encore construite. On peut voir le chantier et les restes de la gare de marchandises des Gobelins. Aucune de la trentaine de tours n'est encore construite cette année-là et bien qu'habitant Paris pendant les trente années qui ont suivi l'année 70, je n'ai aucun souvenir de cette transformation qui s'est pourtant déroulée sous mes yeux. Juste la vision très claire du terrain vague qui était sous nos fenêtres du 52 avenue de Choisy pendant plusieurs années, le temps sans doute de trouver un promoteur.

Constater que trente tours de 30 étages peuvent se construire à côté de chez vous sans que vous en voyiez rien produit une impression très étrange. Est-ce la mémoire qui défaille ? Avait-on vraiment les yeux ailleurs ? Où avait-on les yeux ? Comment expliquer une

telle inattention ? Conserve-t-on toujours autant les yeux tournés vers l'intérieur de soi ou juste dans sa proximité immédiate ? La transformation est-elle si graduelle qu'on ne la perçoit pas ? Ou bien est-ce l'oubli de pans entiers de ce qui a été vécu ?

Aujourd'hui trente ans après avoir quitté Paris, je n'ai plus aucun repère dans ce quartier qui fut le mien pendant trente ans, cela me paraît troublant et normal. En revanche ne pas l'avoir vu se transformer produit retriopsectivement une étrange déstabilisation. On ne voit pas passer la vie, on ne voit pas passer le temps.

Je trouve particulièrement réconfortant que l'immeuble où ma fille à grandi où j'ai vécu avec son père, soit toujours là; seul le magasin de meubles qui occupait le rez-de-chaussée a disparu au profit de plusieurs enseignes chinoises.

*Au moment où je faisais la découverte des photos de Paris en 1970, je reçois l'invitation du groupe des anciens de Paris qui se retrouve pour un repas tous les trois mois. Je leur partage mon trouble, je les invite à retourner dans leurs anciens quartiers. Aucun ne me répond, ou alors pour parler d'autre chose, de la sortie de printemps du groupe dans les Vosges, des vacances d'été en Syrie d'un des membres en 1965.*

L'œil peut pas, l'œil empêché, pas le droit de le croiser, ce regard; pas prêt, faudrait tout affiner, nettoyer toute ambiguïté. L'autre œil, œil de l'autre pourrait capter, ce je-ne-sais-quoi, trouble, froisse-cornée. Chercher un angle, un angle où l'on peut discuter sans se dévoiler / l'œil se perd dans les détails, mais n'arrive pas à s'attarder, regard trop détourné cela serait étrange, pourrait paraître suspect. L'œil doit revenir, affronter, ne pas se défiler / c'était plus facile en marchant, on adopte une démarche un peu empruntée, de celle des redoute-failles, l'œil scrute vigilant: œil occupé, sentinelle de l'équilibre, maintient la distance au sol et avec l'autre, aux côtés duquel on est pourtant ravi de cheminer, dont on n'a aucune envie de s'écarter, l'œil lutte à sa façon contre une attirance avec un degré d'irrésistibilité non négligeable, œil hypocrite garde-fou. Assis sur ce banc en belvédère, cela semblerait facile de river le regard de l'autre sur les scintillements depuis surface, les sillages des bateaux qui dessinent des signes qui s'estompent en formes de plus en plus amples, creuse-champ, allongevision. Les yeux se perdent dans le vide, trompe l'œil, sans trop de flottement, mais loin d'être un soulagement, n'est-on pas en train de laisser les pleins pouvoirs aux corps sans vue, à quatre sens, qui baissent vigilances et s'abandonnent? Et l'épreuve d'orienter communément les yeux sur un écrit, chacun ajustant sa focale, l'un ôte ses lunettes quand l'autre chausse les siennes, ne pas tanguer dans ce flux et reflux / Éviter aussi les silences, tous échanges sous contrôles, sauf l'œil, refuge des non-

aits, ne pas battre des cils, ni cligner des yeux, ne pas donner matière à interpréter et surtout, ne pas entrer dans le champ de l'autre vision, dans le creux d'une conversation, car les yeux risquent toujours de s'immiscer et de trop en dire/dévoiler, de tout faire basculer, ce précaire équilibre que l'on maintient lorsque l'on échange joyeusement et, croit-on, sans arrière-pensée, sur tous sujets, dévoilant des pans de personnalité tout en enfouissant toute part d'anim-intimité. Chaque fois que l'on repense à ces rencontres, après coup, on est toujours fasciné par le naturel la légèreté inconsciente, alors qu'en analysant un peu, on pourrait en glaner des brindilles qui n'auraient fait qu'une étincelle d'un tout humble cillement.